

Le mousse rat Pierre

par Philippe Aurèle Leroux

Vous connaissez sûrement les romans de cape et d'épée ; certains sont devenus célèbres, tels que Les Trois Mousquetaires, Le Bossu ou Le Capitaine Fracasse... Mais connaissez-vous les romans de cape et d'épée ? Il y est également question de héros chevaleresques, d'aventures épiques et du noble art de l'escrime, mais ils se situent à une toute autre échelle, celle de nos amis les rongeurs. L'histoire que je vais m'attacher à vous conter prit ses racines en 1490, sur l'île grecque de Rhodes, lorsque l'alchimiste Bernard le Trévisan parvint, après soixante-dix années de recherches, à créer la pierre philosophale grâce à laquelle il éleva à la conscience le premier de ces petits héros poilus, qu'il baptisa du nom de Pierre.

Pierre était un rat au pelage brun et aux yeux noirs tout ce qu'il y avait de plus commun. Il vivait dans un dédale de petites grottes qui étaient reliées à la cave de l'alchimiste par une anfractuosité. Les recherches du savant avaient attiré la convoitise et la jalousie d'un érudit égyptien du nom d'Abu Ja'far, qui tenait négoce des livres, parchemins et codex les plus inestimables. C'était par son intermédiaire que le Trévisan avait découvert le secret si ardemment recherché et l'alchimiste pensait avoir trouvé en l'égyptien un allié et un ami. Il se trouva qu'il n'en était rien et qu'il fut capturé et torturé par ce dernier pour le faire parler sur le sujet de ses études. L'affaire aurait certainement très mal tourné si le Trévisan – d'une manière que je vous narrerai une autre fois – n'était parvenu à faire ingérer un peu de la Pierre Philosophale au jeune rat, puis à le convaincre de ronger ses liens. Les deux compagnons avaient ensuite pris la fuite et pensaient avoir échappé à Abu Ja'far en embarquant sur une nava vénitienne – navire ventru à trois ponts –, la Santa Carmina.

En accédant au grand œuvre alchimique, le Trévisan avait considérablement rajeuni, et alors qu'il avait déjà connu quatre-vingt-quatre printemps, il n'en paraissait que vingt tout au plus. Sur la base de sa bonne mine, il avait été accueilli comme mousse sur le navire car il n'avait rien pu emporter dans sa fuite, hors la Pierre Philosophale ; Pierre, quant à lui, se faisait tout petit, ce qui convenait bien à son gabarit. Lui et l'alchimiste avaient de longues conversations sur la façon dont fonctionnait le monde ; c'est-à-dire que l'alchimiste parlait et que le rat l'écoutait. Le rongeur comprenait parfaitement son ami, mais la conformation de sa mâchoire l'empêchait de lui répondre autrement que par des hochements de tête et quelques gestes de ses petites pattes.

Le début du voyage s'était admirablement bien passé, sous un soleil radieux, mais la veille de lourds nuages avaient commencé à se faire menaçants et une voile noire avait fait son apparition à l'horizon. La méditerranée, en ces temps-là, commençait à subir les assauts de pirates barbaresques qui pillaient sans vergogne les navires marchands. C'est pour cela que notre petit héros avait grimpé haut dans la mâture le long d'un étai et scrutait la mer dans le sillage de la nava. Le vent soufflait en fortes rafales hurlantes qui menaçaient de faire chavirer le lourd navire, la houle était mauvaise et secouait hommes et rongeurs comme un enfant le ferait de son hochet, la pluie s'abattait sans désemparer et la nuit tombait. Pierre avait le poil en berne, détrempe, et les pattes blanchies par l'effort qu'il devait fournir pour ne pas prendre le risque de tomber dans les flots déchainés.

– Alors ? l'interrogea son ami quand il fut redescendu, en criant pour se faire entendre par-dessus le rugissement du vent. Sont-ils toujours après nous ?

Le rat opina tristement du museau : il avait bien aperçu au loin la voile triangulaire des pirates. Le capitaine de la Santa Carmina, Lorenzo Da Ponte, grand et gros Vénitien issu d'une riche famille marchande, avait pourtant espéré que la tempête leur permettrait d'échapper aux barbaresques.

– Je suis fort surpris que ces pirates s'acharnent ainsi sur nous ! s'écria-t-il. Ce n'est pas dans leur habitude que de donner la chasse par ce temps et je ne vois pas ce qui, dans notre cargaison, peut à ce point susciter leur convoitise, ajouta-t-il en jetant un regard suspicieux sur son mousse.

Le regard de l'alchimiste se troubla :

– Par le diable ! murmura-t-il. Se pourrait-il que...

– Se pourrait-il que quoi ? s'emporta Da Ponte.

– Vous avez raison, il y a fort à craindre que ces forbans en aient après moi, admit le Trévisan.

– Et que pourraient-ils bien vouloir à un va-nu-pieds dans ton genre ? s'étonna l'autre. Qu'es-tu donc : un prince déchu, un homme criblé de dette, un esclave en fuite ?

– Rien de tout cela, j'étais l'assistant d'un alchimiste, lequel a malheureusement disparu, mentit le Trévisan. J'ai été poursuivi par des rivaux de mon ancien maître qui espèrent sûrement que je pourrai les conduire jusqu'à lui...

– Qu’es-tu donc venu faire dans cette nava ? gémit le capitaine. J’espère que la nuit nous permettra d’échapper à ces maudits barbaresques ! Dans les cas contraire, ne compte pas sur moi pour te protéger : si je dois échanger ta vie contre celle de ma fille, crois-bien que je le ferai. Je n’ai rien contre toi, mais le risque est trop grand, j’espère que tu le comprendras...

Depuis la mort récente de son épouse, le capitaine emmenait en effet sa fille Veronica dans tous ses voyages maritimes. La douce enfant allait sur ses seize ans ; sa beauté brune aux yeux noisette n’était pas sans laisser indifférent l’alchimiste et nombre de marins, mais son extrême douceur, sa gentillesse et sa candeur la préservaient à cette heure de toute approche déplacée. Cette nuit-là, Bernard et le rat tinrent conseil : si Abu Ja’far était bien l’instigateur de la présence des pirates, il ne fallait en aucun cas que la Pierre Philosophale ne tombât entre ses mains crochues ! Le Trévisan confia donc à Pierre le soin de cacher la boîte qui la contenait, dans un endroit que nul autre qu’un rat ne put découvrir ; lui-même ne voulut rien savoir de la cachette, de peur d’avoir à parler sous la torture. Une fois sa mission accomplie, le rongeur passa par la soute à voiles, où il savait pouvoir trouver un épissoir, sorte de grosse aiguille que l’on utilisait pour détendre les nœuds des cordages. Celui qu’il trouva était fait d’acier, pointu en l’une de ses extrémités et formait une boucle de l’autre, de sorte qu’il put y passer sa patte. Il fit quelques passes d’arme avec son épée de fortune pour en éprouver l’équilibre ; à dire le vrai, elle était un peu lourde pour lui, mais il s’en accommoda et partit donc avec son butin en patte.

Au petit matin, le vent était tombé tandis qu’une brume épaisse s’était levée, mimant par-là l’immuable ballet du soleil et de la lune. La purée de pois était tellement dense qu’on ne distinguait pas même le haut du mât et le silence était d’airain, à peine brisé par le lent clapotis de l’eau et le fasssement erratique des voiles. Le capitaine da Ponte n’avait eu aucune peine à obtenir le silence, au cas où le navire barbaresque – une galiote à voile et à rames – eût croisé dans les parages ; les armes à la main, tous les matelots surveillaient les abords, prêts à repousser l’abordage. Quoiqu’en dît le capitaine, il y avait fort à parier que si la nava était capturée, son équipage serait réduit en esclavage pour être revendu dans l’un des ports ottomans ou lybiens.

Le rat Pierre était à l’affût, lui aussi, installé haut dans le mât, son épissoir à la patte. Si sa vue n’était pas très bonne, ses oreilles étaient rarement mises en défaut et ce fut lui qui, le premier, entendit le lent mouvement des rames de l’ennemi, qui errait dans la brume dans l’espoir de leur tomber dessus. Il descendit prestement le long d’un étai et rejoignit l’épaule de l’alchimiste, pour lui indiquer la direction du son qu’il avait perçu.

– Capitaine, murmura le Trévisan à l'oreille de ce dernier, il me semble avoir perçu quelque chose sur notre arrière à tribord.

Ils ne tardèrent pas tous deux à clairement distinguer le son du plongeon des rames, suivi de celui du ruissellement de l'eau lors de leur remontée ; il s'intensifia, tout comme les battements du cœur de chaque matelot, chacun espérant que les barbaresques passeraient à côté d'eux sans les apercevoir. Hélas, un spectre gris déchira le brouillard et bien vite la galiote ennemie vint proprement éperonner par son tribord arrière la nava vénitienne ; le choc fut terrible. Plusieurs membres de l'équipe churent, alors que des grappins jaillissaient pour inextricablement lier les deux vaisseaux. Certains tentèrent bien de trancher les cordages de leur coutelas ou de la courte épée dont ils avaient été armés, mais une volée de plombs barbaresque vint convaincre chacun de rester à l'abri. En hurlant, les pirates passèrent à l'abordage, qui en sautant d'un bastingage à l'autre, qui en se suspendant à un cordage depuis le mât. Terrifiés, beaucoup de marins vénitiens jetèrent leurs armes à la mer et s'allongèrent au sol, les mains loin du corps en signe de reddition. D'autres résistèrent à l'assaut, mais ils étaient bien moins aguerris que leurs opposants et leurs épées courtes bien moins efficaces que les longs sabres recourbés de leurs adversaires. Le cliquetis des passes d'armes retentit un temps, accompagné, de temps à autre, de la détonation sèche d'un pistolet à poudre et des cris de souffrance ou d'agonie des blessés et des mourants. Pierre, quant à lui, passait inaperçu dans la fièvre du combat ; il sautait du pont sur le pantalon bouffant d'un pirate, remontait le long de ses jambes, passait dans son dos à partir de l'entre-cuisse, s'agrippait à la chemise pour gagner le turban du barbaresque et de là lui plantait son épissoir dans l'œil ou dans l'oreille, selon ce qui se présentait. Il sauva ainsi la mise à plusieurs reprises à l'alchimiste, qui se battait pourtant comme un beau diable, dos-à-dos avec le capitaine. Il s'apprêtait à réitérer la manœuvre, quand il fut pris à parti par un grand oiseau rouge aux ailes vertes et bleues : il eut fort à faire avec son épée de fortune pour échapper aux serres acérées de l'emplumé, comme à son puissant bec blanc et noir. Le rat dut battre en retraite face à son adversaire deux fois plus grand et lourd que lui. Le capitaine de la Santa Carmina fut alors blessé et son adversaire en profita pour asséner un solide coup du pommeau de son sabre au Trévisan, mettant fin à la dernière poche de résistance. Pierre, quant à lui, toujours poursuivi par le perroquet, jugea opportun de filer dans la cale pour éviter un coup qui lui eut été fatal.

Les pirates exultèrent un temps bruyamment, avant qu'une partie d'entre eux ne se mît en quête du butin, tandis que l'autre surveillait les prisonniers. Il y eut un moment d'émoi lorsque les forbans débusquèrent Veronica dans sa cabine. Les barbaresques suspendirent toute fouille pour s'amasser sur le pont et profiter de son spectacle, lorsqu'elle fut amenée à comparaître

devant le chef de ce ramassis de vauriens. C'était un homme de taille moyenne à la peau basanée et à l'œil aussi noir que le poil ; son abord était aimable et distingué, si l'on exceptait son regard dur et cruel. Il était tout de noir vêtu, de ses bottes à sa veste de soie damassée, laquelle était rehaussée de liserés d'or. Les seules touches de couleur tenaient en une magnifique ceinture d'un ocre sanglant à laquelle pendait un sabre au fourreau doré et d'une chemise d'un blanc immaculé, en contrepoint de son immense turban pourvu d'une plume rouge éclatante. Le perroquet aperçu durant la bataille s'était perché sur son épaule.

– Reis Sinan Al'din, regarde un peu ce que nous avons trouvé qui se terrait dans la cabine du capitaine ! exulta l'un des pirates.

Tous les pirates regardaient avec concupiscence la pauvre enfant, mais les espoirs furent vite douchés :

– Nul doute que nous en tirerons un bon prix au marché des esclaves de Zawila.

L'oiseau sur son épaule répéta le nom de cette ville à la sinistre réputation.

– Non ! hurla le père de Veronica qui fut rapidement maîtrisé par quatre colosses qui formaient la garde rapprochée du chef des pirates. Ils le bourrèrent de gnons avant de l'assommer proprement.

– Enfermez la donzelle dans la cabine dont vous l'avez tirée ; ne m'abîmez surtout pas cette précieuse marchandise où il vous en cuira ! Je promets une mort longue et douloureuse à quiconque essaiera de la forcer.

La sentence fut accueillie sans un murmure, signe qu'il ne s'agissait pas d'une promesse en l'air. La mise à sac ce poursuivit donc, dans une effusion moindre.

C'est à ce moment que monta à bord un homme que l'alchimiste, qui reprenait doucement ses esprits après le dernier coup reçu, n'eut aucun mal à reconnaître : l'ignoble Abu Ja'far venait de faire sa réapparition, lui qu'il croyait avoir semé depuis Rhodes. Le regard de l'égyptien passa sur le Trévisan sans le reconnaître ; il faut dire que le sang qui coulait abondamment depuis son cuir chevelu le rendait méconnaissable. Tout l'équipage de la Santa Carmina fut prestement enfermé sur le pont inférieur, y compris le capitaine et l'alchimiste, à l'exception toutefois de Veronica, qui resta confinée dans sa cabine ; les morts, vénitiens comme barbaresques, furent quant à eux jetés par-dessus bord sans cérémonie. Une fois fait, les pirates s'en donnèrent à cœur joie, ripaillant, buvant et chantant comme larrons en foire. La fête dura

toute la matinée avant que tous, ou presque, ne s'écroulassent en raison de leur ivresse, de leur bombance et tout simplement de leur fatigue. Hormis le tintinnabullement des pièces comptées une à une par le capitaine pirate, son second et Abu Ja'far, la nava plongea à nouveau dans le silence.

C'est ce moment-là que choisit Pierre pour refaire son apparition. Il remonta des tréfonds de la cale du navire, sauta d'un échelon à l'autre pour atteindre le pont sur lequel étaient détenus les prisonniers, en zigzaguant parmi les pirates ivres-morts. Il aperçut bien vite sur le geôlier – qui ronflait tout son saoul le gosier grand ouvert – la clé suspendue autour de son cou à l'aide d'un bout de fin cordage. Il grimpa donc sur le sarouel du pirate comme il l'avait fait durant la bataille, avant de gagner l'abdomen rebondi du ronfleur et d'entamer son ascension vers son col gras et luisant. Les pattes de Pierre durent occasionner quelques chatouilles au pirate car il se mit à se contorsionner et à ricaner dans son sommeil ; sa main partit à tâtons à la recherche de la source de son agacement, le rat parvint toutefois à l'esquiver en sautant de droite et de gauche. L'activité du rat et du dormeur avait été remarquée dans la geôle, au travers de la grille qui les retenait prisonniers. Chacun retenait son souffle dans l'attente de l'issue de ce duel inhabituel. Pierre parvint finalement à gagner l'épaule du pirate qui cessa dès lors d'essayer de le chasser. De là, il ne fallut que peu de temps à ses incisives pour venir à bout de la cordelette. Libérée de son entrave, la lourde clé glissa aussitôt sur le poitrail du barbaresque, d'où elle prit son envol pour mieux s'apprêter à choir au sol. Le bruit qu'elle risquait de produire en chutant aurait pu réveiller le geôlier, si le rat n'avait alors bondit à sa suite, ne l'avait attrapée au vol et n'avait fait rempart de son corps pour éviter qu'elle ne tintât comme une cloche. Pierre en eut le souffle coupé, mais son but était atteint ! C'est alors qu'un des marins vénitiens, enthousiasmé par l'exploit du rat, libéra la tension qui l'avait habité en applaudissant à tout rompre...

Le pirate ouvrit un œil soupçonneux. Pierre n'eut que le temps de se dissimuler dans un recoin, le précieux sésame par devers lui. Dans la geôle, plus d'un avait sauté sur le râble du fautif et le bourrait de coups.

– Arrêtez ça ! éructa le bedonnant barbaresque dans un mauvais sabir.

Tout le monde se figea, le cœur battant. Devant l'obéissance des captifs, l'œil du geôlier s'éteignit progressivement et son ronflement reprit par grognements successifs et variés ; quand il se fit régulier, Pierre sortit de son recoin et porta la clé aux prisonniers. L'alchimiste s'en

saisit et s'apprêta à ouvrir la porte de la prison dans laquelle l'équipage et lui-même étaient retenus.

– Si j'étais toi, je ne ferais pas ça, mon jeune ami, dit alors Abu Ja'far, que personne n'avait vu venir, un pistolet à mèche dans chaque main. Ou dois-je dire mon vieil ami ?

Toujours en menaçant le Trévisan d'une arme, il récupéra la clé du cadenas et réveilla le geôlier d'un coup de pied, tandis que Pierre filait se mettre à l'abri.

– Debout, toi ! lui intima-t-il. Si je n'avais pas été là, ces serpents t'auraient fait passer de vie à trépas. Le prophète n'a-t-il pas interdit de consommer l'alcool ? Va chercher le capitaine, mécréant, il est temps que mon ami Bernard livre ses secrets.

Le pirate ne parut pas très heureux de cette admonestation, mais il obtempéra néanmoins. Quand il eut quitté les lieux, Abu Ja'far pointa son arme entre les deux yeux de l'alchimiste :

– Si tu me disais où trouver ce que je cherche, tu t'épargnerais bien des souffrances, ainsi qu'à tes compagnons d'infortune.

– Je ne comprends pas de quoi tu parles, répondit le Trévisan.

– Vraiment ? questionna doucereusement l'égyptien. Il va donc falloir que je te rafraichisse la mémoire, ajouta-t-il avant de lui tirer une balle dans le bras. Quant à vous tous, continua-t-il en menaçant les autres prisonniers de son deuxième pistolet, je vous conseille de le convaincre de me dire ce que je veux savoir, parce que la prochaine balle est pour l'un de vous et je ne la placerai pas dans le bras !

Instinctivement, les vénitiens se massèrent en se tournant à demi dans le fond de leur geôle, seule protection, bien dérisoire, qu'ils pouvaient opposer à la menace. L'odeur âcre de la peur prit possession du lieu. Bientôt des injonctions et des intimidations fusèrent à l'encontre de l'alchimiste. Tout le monde se tut néanmoins quand le reis des barbaresques fit son apparition, accompagné de quatre hommes de mains à l'impressionnante carrure et du perroquet rouge.

– Tu abîmes ma marchandise, Abu Ja'far, tu lui fais perdre de la valeur, reprocha-t-il avec un demi-sourire. Une blessure fait toujours baisser le prix d'un esclave, les acheteurs ayant toujours peur de voir la blessure s'infecter. J'ai fait les comptes, mon ami, et je m'inquiète pour toi : le butin est beaucoup moins important que ce que tu nous avais fait miroiter. Mes hommes ne travaillent pas pour rien, et moi moins encore. Auras-tu les ressources pour compenser le manque à gagner ou faudra-t-il que je te vende, toi aussi, pour minimiser mes pertes ?

L'égyptien frissonna sous la menace :

– Cet homme, répondit l'égyptien en courbant l'échine et en pointant le trévisan du doigt, peut nous rendre tous très riche, Sinan Al'din reis ; c'est un alchimiste. Je ne sais s'il a trouvé la capacité de transmuter le plomb en or, mais je suis assuré qu'il dispose de la Pierre Philosophale : tel que tu le vois, cet homme a quatre-vingt-quatre ans !

– Vraiment ? répondit l'autre. Et qu'est-ce qui m'en assure ? Calme-toi, Babagha, émit-il à l'intention de son perroquet qui s'agitait sur son épaule.

– Vois sa blessure, reis ! Je viens de lui tirer dessus, pourtant la plaie ne saigne déjà plus. Tu verras que bientôt sa chair retrouvera l'aspect qu'elle avait avant que ma balle ne l'atteigne. J'ai brûlé cet homme à l'acide, Sinan ; j'ai vu sa gorge rongée par le vitriol comme je te vois maintenant. Il aurait dû mourir, mais il est toujours bien là. Je suis assuré que quelque part sur ce navire, se trouve la Pierre Philosophale !

La force de sa conviction ébranla le chef des barbaresques. Il s'avança vers la grille qui le séparait des prisonniers.

– Quel est ton nom ? demanda-t-il à l'alchimiste.

– Ton nom ! répéta le perroquet d'un ton strident.

– Je me nomme Bernardo Paese, reis, je ne suis qu'un simple matelot...

– Son nom véritable est Bernard le Trévisan, le coupa Abu Ja'far. Paese est le nom d'une bourgade proche de Trévis, en Italie. Regarde sa blessure ! jubila-t-il.

L'alchimiste plaça sa main droite sur son bras gauche pour dissimuler la soudaine guérison de sa plaie, mais le geste fut vain : les sbires du reis eurent tôt fait de dévoiler l'incroyable prodige.

– Montez-moi tout ce monde sur le pont, ordonna le chef des pirates à ses hommes. Préparez la planche, ajouta-t-il, repris en écho par son compagnon à plumes.

Sous la menace des armes des barbaresques, tout l'équipage de la Santa Carmina reprit pied à l'air libre, sous le soleil d'un ciel maintenant dégagé. Une planche fut fixée par de gros clous par le travers de la coupée du bastingage ; elle s'avancait de deux bons mètres au-dessus de l'eau. Sinan Al'din s'approcha de l'alchimiste :

– Remets-nous la Pierre Philosophale, et je te promets que vous serez tous livrés sains et saufs au marché aux esclaves de Zawila.

– Zawila ! répéta l’animal sur son épaule en faisant battre ses ailes.

– Je ne suis qu’un simple marin, reis, je ne dispose pas de ce que tu me demandes ! plaida le Trévisan.

– C’est faux ! s’écria le capitaine da Ponte, blessé. Il m’a dit avoir travaillé pour le compte d’un alchimiste. Donne-leur ce qu’ils te demandent, pour l’amour du Christ, ou on va tous y passer !

– Saisissez-vous de cet homme ! indique le reis en désignant le capitaine. Ligotez-lui les mains et placez-le sur la planche.

– Sur la planche ! affirma Babagha.

– Non, pas la planche ! Je ne sais pas nager ! supplia da Ponte. Mais donne-leur ce qu’ils veulent !

Malgré ses protestations, le capitaine vénitien fut contraint de prendre place sur l’étroite poutre de bois. Il ne pouvait faire demi-tour, sous peine d’être passé au fil du sabre d’un barbaresque.

– Vous resterez tous debout tant que je n’aurai pas obtenu ce que je veux, expliqua le reis. Si un homme tombe et qu’il ne se relève pas, il sera exécuté ; si votre capitaine tombe à l’eau, l’un de vous le remplacera et ainsi de suite jusqu’à ce que tous soient morts.

– Tous morts, mille sabords !

Les pirates s’installèrent à l’ombre, en buvant de longues rasades d’eau à la vue de leurs prisonniers vite assoiffés. Après un temps qui parut une éternité à l’alchimiste, mais qui n’avait pas dû excéder une heure, un premier homme, blessé, s’effondra. Il fut heureusement redressé par deux de ses camarades qui le soutinrent par les bras. Sur sa planche, le capitaine donnait des signes de fatigue ; il tomba soudain à l’eau.

– Au secours ! cria-t-il. Je ne sais pas nager.

Depuis le pont, le Trévisan pouvait entendre ses supplications, entrecoupées des quintes de toux qui lui déchiraient la gorge après qu'il ait bu la tasse, et le battement désespéré de ses jambes pour essayer de se maintenir à flots.

– Fais remonter le capitaine da Ponte à bord, reis, capitula l'alchimiste. Je vais te donner ce que tu souhaites.

– Il ne sera repêché que lorsque j'aurai ce que je veux. Fais vite, je crois bien qu'il est en train de se noyer.

– Il va me falloir du temps pour atteindre l'endroit où j'ai caché la Pierre ; le capitaine sera mort dans l'intervalle. Si tu ne le remontes pas tout de suite, je ne te donnerai jamais ce que tu recherches !

Il planta un regard plein de résolution dans celui, non moins déterminé, du chef des pirates. Le duel monopolisa l'attention de tous, vénitiens comme barbaresques ; le temps comme suspendu à la résolution de cet inhabituel conflit, que seul les ébats nautiques de Da Ponte venaient troubler.

Dans le même temps, depuis le pont inférieur, Pierre tentait désespérément d'amener un filin jusqu'à une ouverture dans la coque. Le lourd cordage mettait à rude épreuve ses ressources limitées, mais il parvint à ses fins, à force de résolution. Une fois la manœuvre engagée, le poids du chanvre fut plutôt un avantage : la corde glissa d'elle-même jusqu'à la mer. Le capitaine, les mains liées dans le dos, ne sut que faire de ce renfort soudain. Ni une, ni deux, le rat descendit le long du filin et sauta à l'eau pour ronger les liens du malheureux. La chose ne fut pas aisée, comme le vénitien se tortillait comme un ver pour tenter d'échapper à la noyade : il manqua lui-même périr en tentant de sauver le capitaine. Enfin libéré, ce dernier put agripper le cordage en haletant. Il lui fallut quelques temps pour retrouver son souffle et quelques forces pour ensuite se hisser jusqu'au sabord, le rat agrippé dans son dos.

– Je crois bien que vous vous êtes décidé trop tard, mon ami, déclara le reis quand il réalisa qu'il n'entendait plus l'homme à la mer. Vous avez sa mort sur la conscience.

– Vous n'aurez jamais la Pierre Philosophale, jura l'alchimiste d'un ton moins ferme qu'il l'aurait voulu. *Vous* portez la responsabilité de sa mort, j'étais prêt à vous remettre mon œuvre.

Le pirate haussa les épaules :

– Un de plus, un de moins... Au suivant ! Hurla-t-il. Ou plutôt non : à la suivante ! Allez me chercher la donzelle : les femmes et les infantes d’abord.

– Non ! s’insurgea le Trévisan, couvrant de son cri celui du perroquet. Vous êtes un monstre !

– Vous avez tout le temps qu’il vous faut cette fois-ci pour aller chercher la Pierre avant que la chère petite ne soit installée sur la planche, ne tombe à l’eau et ne se noie... Après vous, ricana le reis en lui désignant les entrailles du navire.

L’alchimiste, déjà rongé par la culpabilité de la mort du père, n’eut d’autre choix que d’obtempérer pour éviter que la fille ne subisse le même sort. Il espérait trouver rapidement trouver le rat, qui seul pouvait ramener la Pierre Philosophale et faire cesser ce jeu de massacre. Accompagné du reis, d’Abu Ja’far et de deux gardes du corps, il rejoignit le faux pont où il croisa Veronica – qui partait vers la mort avec un air très digne – accompagnée des deux autres hommes de confiance du chef des pirates. Tous les autres barbaresques étaient restés sur le pont supérieur. Encadré par les deux colosses, il descendit sur le pont inférieur pour rejoindre la geôle, le dernier endroit où il avait aperçu Pierre, dans l’espoir de l’y retrouver.

Les cinq hommes venaient d’y prendre pied lorsque le capitaine da Ponte surgit de l’ombre par leur arrière, passa un bras autour du cou du reis et pointa un pistolet chargé sur sa tempe de l’autre, provoquant l’envol du volatile qui regagna les étages supérieurs en poussant des cris stridents.

– Déposez vos armes, vous autres ! exigea-t-il d’une voix froide. Ou je fais sauter la cervelle de votre chef.

Les deux gardes du corps et Abu Ja’far se retournèrent, surpris. Après un moment de flottement, dissipé par Sinan Al’din lui-même qui leur enjoignit d’obtempérer, les deux colosses se défirent de la ceinture qui retenait leurs sabres, aussitôt ramassés par le Trévisan. Il n’en fut pas de même pour le perfide égyptien qui sortit calmement son pistolet, l’arma, avant de le pointer en direction des deux capitaines.

– Baisse ton arme ! aboya Lorenzo da Ponte, repris en contrepoint par le reis.

L’alchimiste ne pouvait rien faire, coincé qu’il était derrière les deux barbaresques. C’est alors que Pierre surgit dont ne sait où et sauta d’un bond prodigieux au visage de l’infâme Abu Ja’far, effaçant le fin sourire qui venait d’y surgir : le rat lui planta son épissoir dans l’œil, griffa

et mordit tant qu'il put avant d'être saisi à pleines mains par son adversaire, qui avait laissé choir son arme. Le coup partit, assourdissant dans cet espace confiné. Les deux sbires tentèrent de profiter de l'opportunité pour secourir leur chef, mais l'un d'eux fut abattu par le pistolet du vénitien et l'autre transpercé par le sabre du Trévisan. Sinan Al'din voulut à son tour tenter sa chance, mais il fut promptement assommé d'un commun ensemble par la garde du sabre de l'un et la crosse du pistolet de l'autre. Un cri d'agonie strident reporta l'attention des deux italiens vers Abu Ja'far, qui s'apprêtait à pourfendre Pierre de son sabre. L'alchimiste interposa son arme et le duel s'engagea. Les deux hommes combattirent avec fureur, zébrant l'air de leurs lames qui s'entrechoquaient en sonnant, dans des éclats d'étincelles. Le Trévisan manqua de peu la tête de son adversaire qui esquiva le coup in extremis. Son sabre alla se planter dans l'extrémité inférieure du mât qui venait ici prendre sa source. L'égyptien en profita pour l'atteindre au biceps et crut ainsi prendre un avantage décisif. Il se fendit. L'alchimiste lâcha son arme, esquiva la pointe en tournant sur lui-même et donna du coude dans l'œil blessé d'Abu Ja'far, enfonçant un peu plus l'épissoir qu'y avait planté Pierre. Le coup fut cette fois-ci fatal à l'égyptien, qui s'effondra sans un râle.

Le perroquet Babagha revint sur ces entrefaites, à la tête de la cohorte entière des barbaresques. Le capitaine da Ponte avait toutefois rechargé son arme et gardait en joue leur reis, ce qui retint leur hargne ; des pourparlers s'engagèrent, auxquels le Trévisan ne prit aucune part : il s'était agenouillé auprès du rongeur, qui avait toutes les apparences de la mort... Par la grâce de la Pierre Philosophale qu'il avait en partie ingérée, il ne tarda pas toutefois à reprendre conscience, en dépit des graves blessures internes que lui avait occasionnées Abu Ja'far.

– Que je suis heureux de te revoir, mon petit ami ! déclara d'emblée l'alchimiste. Sauras-tu m'indiquer où se trouve la Pierre ? Je pense savoir comment faire pour nous sortir tous de là.

D'une patte fébrile, le rat indiqua la direction à son ami. Le Trévisan le prit délicatement dans ses mains et se laissa guider par Pierre, qui lui fit bientôt signe de le reposer au sol. Il s'engagea, perclus de douleurs, dans une anfractuosité dont il ressortit bientôt, porteur de la boîte qui contenait la Pierre.

Le Trévisan empocha ce trésor et installa le rat dans le creux de son cou. Il rejoignit le capitaine vénitien et lui expliqua son plan : si le reis voulait avoir la vie sauve, tout l'équipage de la Santa Carmina allait rejoindre le navire ennemi. Les barbaresques et lui resteraient quant à eux sur le vaisseau marchand, ce qui leur permettrait de rejoindre le port qu'ils voudraient. Les négociations se poursuivirent entre Sinan Al'din – qui détenait toujours Veronica – et

Lorenzo da Ponte à propos de la proportion de butin que les pirates pourraient garder par devers eux. Les deux hommes finirent par se mettre d'accord et l'échange eut lieu.

Grace à la puissance combinée des rames et du vent, la galiote des fugitifs mit rapidement de la distance avec le ventru navire marchand qui les avait menés jusque-là. Veronica ne se lassait pas de caresser et de pomponner le rat auquel elle devait de ne pas avoir connu un sort funeste et qui avait de surcroît sauvé la vie de son père. Tous à bord savaient à présent ce qu'ils devaient au rongeur, aussi Pierre vécut une convalescence heureuse et se remit bien vite de ses blessures. Traité comme le héros qu'il s'était avéré être ; choyé par tous, gavé de friandises à tout instant, l'animal prit rapidement de l'embonpoint mais présentait un poil soyeux comme il n'en avait jamais connu. Lorsque vint l'heure de rebaptiser le navire conquis de haute lutte, son nom s'imposa bien vite : c'est donc sous le nom de « Le Rat Pierre » que la galiotte fit son entrée dans le port de Venise, mettant fin à cette partie-ci des aventures des deux compagnons.

